

INCULTE

VIES SAUVAGES

DANIEL FOHR **ROMAN**



DU MÊME AUTEUR

Romans

UN MORT PAR PAGE, Robert Laffont, 2010.

PRIÈRE DE LAISSER SES ARMES À LA RÉCEPTION, Robert Laffont, 2012.

L'ÉCLAIR SILENCIEUX DU CATACUMBO, Robert Laffont, 2014.

RETOUR À BUENOS AIRES, Slatkine & Cie, 2018.

L'ÉMOUVANTE ET SINGULIÈRE HISTOIRE DU DERNIER DES LECTEURS, Slatkine & Cie, 2021.

LA VAGUE QUI VIENT, Inculte, 2023.

Théâtre

NELSON E GEORGES (traduction vers l'italien de Daniela Giunta), Nuova Ipsa, 2005.

Illustration de couverture : © Shutterstock

© inculte, 2024

ISBN 978-2-330-19724-7

DANIEL FOHR

VIES SAUVAGES

roman

éditions inculte

Un lion ne saurait être redoutable. Il n'a pas d'idéal, pas de religion, pas d'opinion politique, pas de courtoisie, pas d'éducation.

GEORGE BERNARD SHAW

L'homme est un animal enfermé à l'extérieur de sa cage. Il s'agite hors de soi.

PAUL VALÉRY

JAD-BAL-JA

Jad-bal-ja somnolait sur une herbe jaune et rare quand l'homme, un mâle de taille moyenne, lui apparut. Il aurait pu sentir son approche sans la présence des girafes à deux cents mètres qui occupaient son système olfactif et l'odeur de terre qui remontait depuis que la pluie avait cessé. Il avait plu toute la nuit précédente et, quand l'orage avait touché la ville et que les lionnes étaient rentrées se mettre à l'abri, il était resté sous les éclairs à écouter le martèlement de la pluie sur le sol et les craquements du tonnerre dans la nuit qui noyaient les bruits de la cité et rétablissaient la primauté sonore de la nature originelle.

L'homme avait longé l'enceinte du fossé, un fossé moins large que celui qu'il avait établi entre sa propre espèce et les autres, mais tout aussi infranchissable. Puis il s'était arrêté pour considérer le lion derrière l'écran de verre, depuis le belvédère, comme le faisaient tous les visiteurs.

Des humains, Jad-bal-ja en voyait défiler tous les jours, de tous les âges et de toutes les tailles, autour de son domaine et il les observait plus par habitude que par curiosité, car il y avait bien longtemps qu'il avait perdu intérêt à leur présence.

L'homme derrière la barrière de verre fixait toujours le lion, mais le fauve avait replongé dans la contemplation de ses pattes étendues devant lui.

En milieu naturel, un lion consacre vingt pour cent de son activité à la recherche de nourriture ; le reste du temps, soit dix-huit à vingt heures par jour environ, il ne fait rien, il dort. Mais ses sens restent en alerte, à l'affût d'un bruit, de l'effluve d'une femelle, d'un rival ou d'une opportunité. La machine travaille. Les soigneurs faisaient de leur mieux pour stimuler l'intérêt des fauves en captivité, car l'ennui réduit l'espérance de vie des animaux, et les animaux déprimés ne plaisent pas aux enfants. Or les zoos vivent des enfants. De leur fréquentation dépend le chiffre d'affaires de l'entreprise. Mais ça prenait deux minutes aux lionnes et à Jad-bal-ja pour trouver les quartiers de viande que les soigneurs dissimulaient derrière le faux rocher, au bord de la mare ou au milieu du bouquet de palmiers nains. Sept kilos de viande par jour – essentiellement des jambes postérieures de vaches, auxquelles les soigneurs injectaient des compléments nutritionnels et des antibiotiques – constituaient leur ordinaire. Ça n'avait rien à voir avec la chasse.

On nourrissait les carnivores avant l'ouverture du Parc. Les nocturnes, comme le hibou, la chouette, les lynx ibériques ou certains lémuriens, s'alimentaient au crépuscule, après la fermeture. Les plus chanceux étaient les herbivores qui mangeaient à volonté et à n'importe quelle heure le fourrage mis à leur disposition, dans un état de relaxation que l'absence de prédateurs justifiait.

La politique du Parc avait instauré une journée de jeûne hebdomadaire pour les fauves, car dans la nature les félins ne mangent pas tous les jours et un peu d'énervement entretient la tonicité générale de l'animal. Le comptable approuvait cette politique, ces cinquante-deux jours annuels sans viande participant de façon substantielle à l'équilibre budgétaire.

Jad-bal-ja était un lion de l'Atlas, appelé aussi lion de Barbarie ou lion de Nubie, un lion d'une taille supérieure à tous les autres, pourvu d'une abondante crinière presque noire qui lui descendait jusqu'au nombril. Jad-bal-ja devait son nom au lion des aventures de Tarzan seigneur de la jungle, d'Edgar Rice Burroughs, une sorte de super-chien de l'homme-singe. Jad-bal-ja était la vedette du Parc. Il n'en restait qu'une petite centaine comme lui sur la planète et plus aucun à l'état sauvage, le dernier ayant été aperçu en 1942 au Maroc ou en 1956 en Algérie, selon les sources. Une petite dizaine de parcs dans le monde se disputaient les survivants de l'espèce. Le jardin zoologique de Rabat au Maroc en possédait une vingtaine à lui seul.

Jad-bal-ja était né à Rabat. Son frère, Safir, avait été expédié au zoo de San Diego à l'âge de deux ans. San Diego, Californie, était considéré comme la crème de la crème des parcs animaliers, ce qui se faisait de plus confortable en matière de captivité, une maison de retraite cinq étoiles. Dans un bon parc, un lion pouvait gagner dix à quinze ans d'espérance de vie supplémentaire, à l'inverse d'un humain en résidence médicalisée. Pas d'accident de chasse, pas de combats entre mâles et l'assurance de ne pas mourir de faim ou de soif à

chaque saison sèche, comme la grande majorité des lionceaux qui n'atteignent pas leur première année, victimes aussi des hyènes, des guépards ou de leur père, comme dans une tragédie grecque ou un drame de l'alcool. En captivité, en revanche, les lions sont sujets à des virus qu'ils n'auraient jamais rencontrés autrement, à la maladie de Carré et à la maladie des étoiles, dont on ignore toujours l'origine mais dont le nom fait rêver.

Jad-bal-ja, lui, était parti pour Édimbourg où il avait découvert l'odeur d'humains différents, à la peau blanche et aux cheveux roux, avant de déménager à nouveau six ans plus tard pour s'installer sous des latitudes moins pluvieuses.

Jad-bal-ja passait l'essentiel de ses journées sur son rocher chauffant. On avait beaucoup parlé de cette innovation dont l'intérêt affiché était de permettre au lion de l'Atlas de supporter l'hiver européen, comme si le concepteur de son biotope ignorait que les températures hivernales, le matin au pied du Kilimandjaro ou dans le Haut-Atlas, rendaient un lion ou une girafe capables de survivre en Europe du Nord dans les mêmes conditions qu'une vache hollandaise. La vérité était que la chaleur du rocher donnait à Jad-bal-ja l'envie de s'y allonger comme un chat sur un radiateur et que ledit radiateur avait été placé au centre de sa biozone. Ainsi, tout le monde pouvait observer la mascotte du Parc, même par temps froid, ce qui était la moindre des choses au regard du prix de l'entrée, sans parler du coût de la glace pour le gamin, du livre sur les félins et des magnets de perroquets. Sinon, c'était à l'intérieur du

bâtiment dans un décor de béton qui sentait le désinfectant et c'était moins bien.

Jad-bal-ja vivait en couple depuis quatre ans avec Elsa. Elsa devait son prénom à la lionne de la famille Adamson, un exemple rare d'adaptation à la vie sauvage d'un félin élevé en captivité. Elsa avait réussi à se faire accepter dans une troupe, à chasser et même à procréer, ce qui confirmait son caractère exceptionnel. Goosha et Jayne avaient rejoint le couple deux ans plus tard. Goosha signifiait "lionne", en somali, et Jayne à cause de Jayne Mansfield, pour son poil presque blanc. Dans un premier temps, Goosha et Jayne avaient échangé leurs odeurs avec Elsa à travers un grillage, puis avec Jad-bal-ja, afin que le couple s'habitue à elles. Dans la nature, une telle association n'aurait pu fonctionner qu'entre lionnes apparentées, mais leur expérience personnelle leur avait appris qu'en captivité les séparations sont plus fréquentes que les regroupements et qu'il y a plus à perdre qu'à gagner à refuser de former une famille. Chacune avait pris sur soi et Elsa, plus âgée, avait accepté les deux nouvelles concubines et adopté à leur égard une stratégie maternelle.

L'horizon du groupe était borné par un mur en ciment de huit mètres. Côté visiteurs, une esplanade protégée par un écran de verre panoramique surplombait l'espace des lions. Depuis son rocher, Jad-bal-ja apercevait le sommet grillagé de la volière, à l'est, qui émergeait par-dessus l'enceinte, et le faîte d'un bouquet d'eucalyptus, au sud. Les girafes lui étaient invisibles mais leurs effluves traversaient son espace par vagues molles au gré des mouvements de l'air et de leurs allées

et venues nonchalantes. Quand il descendait du rocher pour faire le tour de son domaine, il ne voyait plus que l'enceinte grise tout autour et les gens qui le regardaient derrière la vitre s'il levait la tête. L'été, on débranchait le rocher. Jad-bal-ja s'allongeait alors à l'ombre de sa grande masse grise et posait sa grosse tête sur ses pattes croisées en attendant le soir.

C'est précisément dans cette position qu'il décela, entre ses yeux presque clos, un mouvement inhabituel aux limites de son territoire.

L'homme, qui jusque-là l'observait derrière la barrière de verre, avait escaladé, tel un insecte, l'enceinte qui les séparait. Il était maintenant à califourchon sur le sommet du mur. De ses pupilles rondes de grand félin, sans qu'un seul de ses muscles ne tressaille et trahisse son intérêt pour la scène, Jad-bal-ja considéra l'homme qui s'apprêtait à descendre dans la fosse.

LE PARC

Enfermé dans sa cage de verre, le guichetier était la première espèce que le Parc offrait aux visiteurs. Cinq jours par semaine, il voyait des humains s'encadrer derrière un hygiaphone en plexiglas comme un diaporama sans fin et leur remettait un billet d'entrée sur lequel était imprimée la tête de Jad-bal-ja, le lion de l'Atlas, en couleurs, après avoir vérifié le justificatif de ceux qui prétendaient à une réduction. Précédemment, l'homme avait officié à l'accueil d'un musée consacré aux primitifs flamands et aux peintres du Quattrocento. Le musée organisait des formations pour le personnel, et il avait apprécié d'être initié à un domaine qui lui était étranger, de même qu'il l'était à ses parents, à ses grands-parents et aux générations qui l'avaient précédé dans la nuit des temps. Il lui arrivait de signaler l'intérêt d'une salle aux visiteurs, de glisser une préférence pour tel ou tel peintre ou un commentaire sur telle ou telle œuvre, ce qui ne manquait jamais de surprendre, de la part d'un homme qu'une billetterie automatique aurait pu remplacer.

Quelques années plus tard, la perspective de gagner une heure et demie de trajet par jour l'avait amené à postuler à un emploi de même nature auprès du Parc, en faisant valoir son expérience et ses qualités : ponctualité,

honnêteté, cordialité et savoir tenir une caisse. Et il parlait espagnol. Le Parc avait retenu sa candidature, lui permettant ainsi d'effectuer à pied, en vingt-neuf minutes, la distance qui séparait son domicile de son nouveau lieu de travail.

Il n'y avait pas une grande différence entre un musée et un zoo, le travail était le même, permettre à des gens de passer d'un monde à un autre. Ce qui changeait, c'était l'uniforme, veste bleu marine au musée, verte pour le Parc, mais avec un badge identique au revers, trois bandes horizontales, rouge, jaune, rouge, pour le drapeau de l'Espagne, même si cela faisait longtemps qu'il n'avait pas pratiqué. Les visiteurs, eux aussi, changeaient. Il y avait plus d'enfants dans les zoos, sans doute parce que les enfants préfèrent ce qui est vivant à ce qui est mort. Après, c'est différent.

Avant d'entrer dans le Parc, les enfants parlaient d'animaux. Le trio gagnant dans les conversations était "requin-tigre-gorille", pour les garçons. Les préférences des filles étaient, comme souvent, plus complexes, puisque les dauphins, les loutres de mer et les girafes arrivaient en tête, soit deux prédateurs sur trois seulement. Dans la queue des musées, les enfants ne parlaient pas de peinture, ni de sculpture, ni d'art en général sauf pour se moquer de Picasso et de ses gribouillis et du type qui avait coupé un requin en deux. Souvent, ils ne parlaient pas non plus d'autre chose et préféraient s'abandonner à la rêverie d'imaginer leurs parents morts et leurs camarades admirer la dignité dont ils faisaient preuve à l'enterrement et les profs excuser leur désintérêt pour le cours qu'ils dispensaient. Ou alors, ils se disputaient

avec la sœur ou le frère, s'ils avaient la chance et la malchance d'en avoir, soumettant la file des visiteurs à un stress oxydatif qui agressait leurs cellules et diminuait leur espérance de vie.

Le travail de guichetier demande de savoir s'occuper car les heures creuses sont nombreuses, tôt le matin, au moment du déjeuner et deux heures avant la fermeture. Sans parler des jours de pluie, bien sûr. Le guichetier écoutait la radio. Quand il se lassait des voix dans sa guérite, il se désennuyait avec des calculs dont il notait les résultats dans un cahier d'écolier à spirale $21 \times 29,7$ à petits carreaux. Quelle distance avait-il parcourue pendant un an entre son domicile et le Parc ? Six cent soixante-sept kilomètres. Combien d'heures avait-il travaillé depuis ses vingt et un ans ? Cinq cent soixante-seize mille heures. Le cahier indiquait qu'il avait dit *bonjour* et *bonne visite* à environ dix millions de visiteurs. Qui pouvait se vanter d'avoir parlé à autant de monde ? Peu de gens. Il avait aussi calculé combien d'argent, une évaluation bien sûr, lui était passé entre les mains, même si avec les cartes bancaires ça n'était pas vraiment entre les mains. Qu'en aurait-il fait s'il avait pu en disposer ? Il n'en avait aucune idée. Il n'avait plus envie de s'inventer une grande maison ou de grands voyages, ou n'importe quoi d'autre que l'argent aurait pu lui procurer. Le temps du désir et des projets était passé. Il était le plus vieil employé du Parc et, pour cette raison simple, était surnommé le Vieux.

Longtemps, il s'était imaginé rentrer chez lui quand viendrait l'âge de la retraite. Un village l'attendait, au cœur d'une campagne rustique et sombre. Mais à l'approche de

la date prévue s'était insinuée la pensée qu'il était peut-être déjà trop tard, qu'après une aussi longue absence il lui serait difficile de se réadapter à son milieu d'origine, retrouver ses repères, renouer des relations avec ceux qui restaient, dont il avait oublié les noms et l'histoire, réapprendre les mots, les codes, les gestes, se mêler aux conversations circulaires et puis rentrer chez soi, traverser la place déserte qu'un seul lampadaire éclairait et le village effacé par la nuit, accepter l'ennui d'un temps immobile et froid.

Le jour était finalement arrivé où il pouvait partir, mais il était resté. La loi offrait la possibilité d'une prolongation qu'il utilisa, mais dont la tolérance touchait à son terme. Quoi qu'il arrive, il quitterait son travail dans moins d'un an, deux cent dix-sept jours exactement. Les animaux lui manqueraient, il le savait. Il ne s'imaginait pas revenir les voir en simple visiteur. Que ferait-il de ses journées ? Un vieux assis sur son lit qui regarde par la fenêtre, comme dans un tableau de Hopper ?

Il était arrivé après la refonte du zoo, quand l'établissement avait acquis l'appellation officielle de Parc animalier, même si le bâtiment, qui abritait une partie de la fauverie et certaines espèces de singes, datait des années 1930. C'était un grand zeppelin de pierre classé, une ménagerie dont les barreaux avaient été remplacés par des vitres et les anciennes cages restaurées, qui ouvraient maintenant sur des espaces extérieurs.

Au début du ^{xx}e siècle, à Hambourg, un collectionneur d'animaux, marchand de poissons de son état, avait eu l'idée de supprimer les cages et les barreaux des zoos et

de créer des espaces plus grands, qui imiteraient l'habitat originel de l'espèce qui l'occupait, entourés de fossés ou de murs d'enceinte, d'où les visiteurs surplomberaient les animaux. On lui devait aussi d'avoir inventé le dressage en douceur. Quelqu'un de sensible a priori, pour un commerçant qui s'enrichissait également en organisant des exhibitions de spécimens humains exotiques, Lapons, Nubiens ou Fugéens kidnappés en Terre de Feu, ce qui relativise l'étendue de sa sensibilité et pose régulièrement la question du maintien de son nom accolé à celui du zoo de Hambourg.

Les zoos ne s'appelaient plus zoo depuis quelque temps déjà mais jardin zoologique, parc animalier, réserve ou parc safari. Les gens continuaient de dire zoo parce que c'est plus court et qu'à la vitesse où allaient les choses plus personne n'avait de temps à gaspiller en subtilités sémantiques. Le nouveau Parc, constitué en société d'économie mixte, avait été repensé par un concepteur renommé, c'est-à-dire connu d'une dizaine de personnes qui faisaient le même métier que lui et de quelques directeurs des principaux jardins zoologiques du pays. Le Parc abritait cent vingt-sept espèces animales différentes, soit zéro virgule soixante-quinze pour cent des quelque trente mille en danger ou en voie d'extinction dans le monde. Du taïpan du désert, le serpent le plus venimeux de la planète, à une colonie de flamants dont le rose délicat, en l'absence de crevettes dans leur lagune, était obtenu par adjonction de pigments dans leur nourriture, le visiteur trouvait matière à émerveillement. La plupart des animaux étaient parrainés par des entreprises, opérateurs téléphoniques, constructeurs

automobiles, groupes immobiliers, fournisseurs d'énergie ou acteurs de l'industrie aux préoccupations environnementales indiscutables. Les oiseaux de petite taille, qui n'ont jamais intéressé que les possesseurs de jumelles et les retraités, n'avaient pas de parrains mais le coût de leur alimentation pesait peu dans le budget global du Parc.

Reproduit sous forme de peluches, imprimé sur des casquettes, tee-shirts, vitrophanies, mugs, papier à lettres, cartes postales, posters et badges, Jad-bal-ja était la mascotte du Parc. Sa crinière et sa rareté en faisaient le plus gros contributeur au chiffre d'affaires de l'entreprise. Il était l'image du Parc. Un zoo sans mascotte, sans gorille albinos, sans bébé panda ou tigre de Sibérie, est un établissement de deuxième classe. Comme une étoile à l'Opéra ou un attaquant au football, c'est sa capacité à attirer une masse de visiteurs supérieure qui définit une mascotte.

Bruce, un puma argentin aux yeux vairons – un œil bleu, un œil jaune –, aurait pu prétendre au titre. Son regard bicolore et fardé de noir comme un pharaon de l'Égypte ancienne faisait l'objet d'un contrat à cinq zéros entre le Parc et une célèbre marque de cosmétique internationale. Le portrait de l'Argentin, centré sur son regard asymétrique, surmonté du titre *Naturally Fascinating*, resurgissait régulièrement dans l'espace public sous forme d'affiches à chaque fashion week et d'inserts dans la presse magazine, pour rappeler aux consommatrices et influenceuses que l'entreprise militait en faveur d'un monde plus beau, plus respectueux des différences – les deux yeux – et de la nature.

Du nord au sud du continent américain, il existe une quarantaine de noms pour désigner le puma : lion des montagnes, cougar, longue queue, tigre rouge, tigre poltron ou lion du Chili. Certaines tribus indiennes d'Amérique du Nord le surnommaient fantôme des montagnes pour son aptitude à se déplacer en silence ou *Kay Pacha* chez les Quechuas, divinité du monde terrestre, symbole de puissance et de vie. Bruce était né à Buenos Aires, au numéro 3000 de l'avenue de la República de la India, l'adresse du zoo de la ville, et devait son prénom à sa marraine, une actrice de télévision portègne, qui l'avait choisi en hommage à Bruce Lee dont elle admirait le style et les feulements. Rejeté par sa mère à la naissance, le puma avait été élevé par Filoute, la chatte du gardien du zoo. S'il ne pesait que cinq cents grammes à la naissance, Bruce faisait dix fois la taille de sa mère au moment où celle-ci, qui l'avait adopté tardivement, décéda. Peu de temps après, le zoo accepta une proposition d'échange et céda Bruce, qui n'avait pas encore atteint sa maturité sexuelle, contre un couple de guépards.

Contrairement à Jad-bal-ja, dont la placidité pouvait laisser penser qu'il n'était qu'un roi fainéant, Bruce semblait toujours à la recherche d'une proie que son instinct lui imposait de trouver, un lapin, un tatou, un raton laveur, autant d'espèces qu'il n'avait jamais vues et avec lesquelles il n'avait pu s'exercer à la chasse, car pour son infortune et la grande déception d'un certain nombre de visiteurs, l'éthique du Parc voulait qu'on ne donnât pas d'animaux vivants aux pensionnaires.

Bruce disposait d'un espace de trois cent cinquante mètres carrés en extérieur, et d'une surface deux fois

inférieure dans la partie abritée du zeppelin, l'équivalent d'un appartement avec jardin, pour un animal dont le territoire couvre d'ordinaire deux cent cinquante kilomètres carrés, soit un peu plus de la superficie d'une ville comme Boston. La fauverie abritait aussi un jaguar, une famille d'ocelots, un couple de caracals et un autre de lynx ibériques.

La notice pédagogique du puma indiquait qu'il était le félin le plus performant de la planète, un chasseur polyvalent adapté à toutes les géographies du continent américain, de la montagne aux marécages, à l'aise au niveau de la mer comme à cinq mille mètres d'altitude, qui savait nager, grimper, et qui détenait le titre de meilleur sauteur terrestre avec douze mètres en longueur et cinq en hauteur. Sans élan. Le puma attrape sa proie une fois sur deux, quand le guépard n'y parvient qu'une fois sur cinq. De quoi autoriser tout complexe de supériorité, défaut attribué d'ordinaire à ses compatriotes humains par les peuples des pays voisins.

ROMÉO ET JULIETTE

Le guichetier regarda sa montre, fit coulisser le volet de plexiglas, et une trémulation parcourut la mince colonne de visiteurs devant lui comme un serpent qui s'éveille. La météo promettait une journée exceptionnellement chaude. La boutique avait déroulé sa marquise, qui à cette heure ne fabriquait aucune ombre, et remis à l'intérieur les présentoirs de peluches, de jumelles en plastique et de masques d'animaux, de peur que tous ces polymères ne se mettent à couler comme du camembert ou ne s'enflamment spontanément sous un soleil parti pour battre des records.

Le guichetier glissa les deux billets tarif réduit moins de seize ans sur le ramasse-monnaie et regarda les deux garçons s'éloigner et franchir le portique. L'un était brun et bouclé, la peau granuleuse et le nez court. L'autre, les cheveux blonds et raides et des yeux écartés qui lui conféraient une étrangeté intéressante, parlait d'une voix qui donnait l'impression dans une même phrase de passer à des vitesses différentes, mais jamais la bonne. Les deux garçons traversèrent l'esplanade et pénétrèrent dans la boutique que jouxtaient les toilettes, un petit cube blanc avec entrées séparées selon le sexe. Ils circulèrent entre les rayons, ouvrirent quelques livres, manipulèrent les boussoles, les thermos en aluminium,

les kits de survie avec couteau, fourchette, loupe, cor-delette et décapsuleur, laissèrent leurs empreintes sur les mugs et les boules à neige et tripotèrent les figurines d'animaux en plastique, lions, singes, girafes, mais aussi dinosaures, licornes et dragons dont l'absence dans le Parc décevait les plus petits et prolongeait la liste déjà longue des duperies dont les adultes étaient capables, du père Noël à la petite souris, en passant par leur propre exemplarité. Un portant proposait des chemisettes, des gilets de randonnée multipoches et des tee-shirts en coton blanc made in Indonesia, avec un gros tampon vert imprimé sur la poitrine qui proclamait *I am an animal*. Le Blond saisit l'un des cintres qu'il plaça devant lui et lut à haute voix dans le miroir du présentoir à casquettes.

— lamina na ma I.

— Essplique, fit le Brun, puis il ajouta, t'es con, en découvrant dans le miroir l'image inversée du tee-shirt.

Ils tournèrent encore dans la boutique et le Blond demanda à la caissière, une femme en blouse verte avec une multitude de tresses qui lui donnaient l'allure d'une Gorgone ou d'un poulpe, s'ils avaient des livres sur les gorilles. La caissière répondit, Pas à ma connaissance, y a pas d'gorilles ici, ni en vrai, ni en livres ni en autre chose. Le Blond haussa les épaules et lança au Brun qui faisait des essais de chapeau de brousse, Allez, on s'arrache. Ils sortirent de la boutique dans le chuintement de la porte automatique, enveloppés d'une bouffée d'air climatisé qui se dissipa dans la chaleur extérieure comme si elle n'avait jamais existé. Ils se dirigèrent vers le rond-point de rendez-vous, un massif fleuri au

centre duquel s'élevait, sur un socle de rocaille, le combat de bronze d'un caïman et d'un jaguar, une sculpture du ^{xix}^e d'Antoine-Louis Barye. On rapporte que le baron von Humboldt, grand explorateur des Amériques, naturaliste et géographe, n'ayant pu assister à cette confrontation dans la nature, avait réuni les deux animaux dans une pièce et observé leur affrontement, juché sur une armoire. Généralement, le jaguar sort vainqueur de l'épreuve, de même que le grand requin blanc l'emporte sur le crocodile marin et l'hippopotame sur le lion.

Le rond-point de rendez-vous était le point de départ de plusieurs allées, surnommées "pistes", dont le sol, mélange composite bleu-mauve de granules compressées de plastique recyclé comme il en existe sur les aires de jeu pour enfants, offrait une élasticité sécurisante sous le pied. Un panneau de bois affichait le plan avec le tracé de quatre parcours de visite, bleu, rouge, jaune et vert, et un faisceau de flèches de bois indiquait les directions à suivre.

— Tataaam, fit le Blond en sortant une perche télescopique de son pantalon avec l'étiquette du prix collée sur le tube.

— Merde, putain, préviens !

Il déplia la perche à hauteur de son sexe et la pointa vers le Brun.

— En garde !

— Arrête, dit le Brun en écartant la perche de son ventre.

Il désigna le panneau de bois.

— Flèche bleue, on y go.